



A L'ECOLE CELESTIN FREINET DE SOYAUX (CHARENTE)

Reportage réalisé par P. DAVID,
membre de l'Institut Charentais
Ecole Moderne, avec l'aide de
toute l'équipe de Soyaux et la
coopération des parents
d'élèves.

Il m'a fallu insister pour convaincre les camarades du groupe de Soyaux que leur expérience pouvait offrir de l'intérêt pour les lecteurs de *L'Educateur*. Ceci acquis, nous avons réalisé ce reportage en deux temps : une première partie qui a surtout amené les camarades du groupe à s'interroger sur eux-mêmes, sur leur pratique pédagogique, à faire le point au sujet de leurs relations, leurs difficultés ; une seconde partie, réalisée au cours d'une réunion avec des parents engagés dans l'expérience, où nous avons plus particulièrement abordé le problème de l'équipe éducative, associant enseignants et parents dans le cadre des activités scolaires.

L'EQUIPE PEDAGOGIQUE

Question : *Il y a, je crois, trois aspects de votre expérience qui peuvent intéresser les lecteurs de L'Educateur :*

- *Le fait d'avoir tenté de pratiquer la pédagogie Freinet dans un quartier de H.L.M. ;*
- *Votre travail en équipe pédagogique, l'évolution de cette équipe, ses problèmes, ses limites, etc. ;*
- *Enfin, votre expérience de prise en main par les parents d'activités se déroulant à l'école, pendant le temps scolaire.*

Un groupe scolaire d'aujourd'hui...

Avant d'aborder ces divers aspects de la question, peut-être ne serait-il pas inutile que vous nous présentiez rapidement l'environnement de votre groupe, votre «contexte» quotidien ?

Réponse : Soyaux, banlieue immédiate d'Angoulême, est une commune d'ortoir de 13 000 habitants qui a poussé très vite. Le quartier H.L.M., très récent, regroupe 8 000 habitants. La commune dispose de peu de ressources : deux «grandes surfaces», une petite usine, des artisans, des commerçants. Tout cela nous donne un milieu social de condition modeste (ouvriers, employés en majorité).

Il y a dans la commune 9 écoles primaires, 5 maternelles, 2 C.E.S. ; dans le quartier H.L.M. où nous sommes implantés, on trouve, sur un demi-kilomètre carré :

- 6 écoles primaires (45 classes, 1 100 élèves) ;
- 4 écoles maternelles (18 classes, 630 élèves) ;
- 1 C.E.S. (800 élèves).

Notre groupe scolaire fait partie d'un ensemble de trois écoles accolées l'une à l'autre et communiquant (2 primaires et 1 maternelle). L'école est dominée par 2 tours de 18 étages et entourée d'H.L.M. ; elle comprend 6 classes au premier étage, le rez-de-chaussée étant occupé par un préau fermé, le réfectoire, les sanitaires, deux bureaux transformés en bibliothèque et deux recoins, l'un utilisé pour ranger le matériel, l'autre comme mini-salle de projection.

Nos classes sont très sonores, trop claires, une seule a un évier.

Q. : *Et vos effectifs ?*

R. : Ils sont les mêmes que dans les autres groupes scolaires du quartier puisque nous nous répartissons chaque année tous les élèves d'un même niveau. Cette année, nous avons 16 élèves en perfectionnement, (Claude Jean), 21 au C.P. (Monette Mansion), 27 au C.E.1 (Pierrette Trouillard), 28 au C.E.2 (Roland Trouillard), 25 au C.M.1 (Pierre Mansion) et 27 au C.M.2 (Michel Nicolas). Inutile de te dire que nous trouvons que cela fait beaucoup et nous pose des problèmes.

Q. : *En dehors de ce problème d'effectifs, on entend souvent des camarades dire que la pédagogie Freinet n'est pas (ou très difficilement) praticable dans un milieu hyper-urbain comme le vôtre. Qu'en pensez-vous ?*

R. : La pédagogie Freinet, c'est la pédagogie du travail, une pédagogie coopérative, faite d'expression libre, d'individualisation du travail, d'ouverture sur la vie, quelle que soit celle-ci, quel que soit le milieu. Il existe, bien sûr, des conditions meilleures que d'autres. Les difficultés que nous rencontrons à Soyaux sont plus importantes qu'à la campagne, par exemple, du fait que l'ouverture sur le milieu se fait mal. Il est difficile de bien le cerner, socialement, économiquement, psychologiquement, la plupart des familles, transplantées, restant très isolées... bien que juxtaposées et entassées.

D'autre part, l'architecture scolaire (parallélépipèdes juxtaposés et superposés, manque d'espace pour les jeux, cour bitumée, manque de coins-travail, de coins-ateliers, etc.) limite l'activité de l'enfant.

Un autre problème important, tenant à la répartition locale des écoles (6 sur 0,5 km²), limite quelque peu notre action, en ce sens qu'on a tendance à comparer, au C.E.S. notamment, le niveau des élèves de ces diverses écoles, en se basant, bien sûr, sur ce qui peut être quantifié, c'est-à-dire les acquisitions purement scolaires. Désireux que nos élèves sachent « lire, écrire et compter » aussi bien que les autres, mais également soucieux de l'épanouissement de leur personnalité (ce qui est plus difficilement contrôlable et mesurable...), nous sommes amenés à faire tout... et le reste. De plus, les enfants ayant des conditions de vie en totale opposition avec leurs besoins sont difficiles, instables, ce qui ne facilite pas notre tâche.

Pour conclure sur ce point important, il est certain que les conditions objectives de vie en milieu urbain font qu'il existe de plus grandes difficultés pour la pratique de la pédagogie Freinet, mais le fait de travailler en équipe (de maîtres d'abord, avec les parents ensuite) donne une autre dimension à la vie de l'école, chacun apportant sa part de richesse.

Naissance et vie de l'équipe

Q. : *Et si nous faisons l'historique de votre expérience ? Comment cela a-t-il commencé ?*

R. : En 1969, à l'occasion de la construction d'une école neuve, la possibilité est donnée par l'administration à 5 maîtres de postuler en groupe ; l'animateur qui aura la charge de la direction sera choisi par l'équipe, qui devra fournir un programme de « rénovation pédagogique ».

Nous avons pensé que l'occasion nous était donnée de tenter quelque chose de nouveau en Charente. Seule notre équipe, issue de l'I.C.E.M., a rempli les conditions et postulé.

Q. : *Cela n'a-t-il pas posé des problèmes, administrativement et syndicalement ?*

R. : En C.T.P., lorsque cela a été proposé, les délégués du personnel se sont abstenus. Il est certain que, tout au moins en Charente, le S.N.I. n'était pas très chaud pour ces nominations de groupes, mais il a évolué favorablement. Nous pensons que, pour éviter les équipes bidon, il est justifié de prendre des précautions : constitution des équipes préalablement au mouvement ; engagement par écrit des membres sur un programme pédagogique ; possibilité offerte à plusieurs équipes de postuler. Dans notre cas, c'est ce qui a été fait, et nous n'avons qu'à nous en féliciter. Les mêmes précautions sont d'ailleurs à prendre chaque fois que, dans un groupe déjà constitué, il faudra remplacer un élément qui part : le nouvel arrivant doit s'engager à s'intégrer au groupe et signer le programme pédagogique.

Q. : *Depuis 1969, y a-t-il eu des changements dans votre équipe ?*

R. : Dès l'année suivante, une sixième collègue nous a rejoints, une classe de perfectionnement ayant été ouverte. Une camarade nous a quittés en 1972 pour des raisons de santé ; une autre en 1973 pour des problèmes de relations à l'intérieur de l'équipe. Il est certain qu'avec le temps, la multiplicité des tâches, la personnalité de chacun, les problèmes relationnels sont inévitables.

Q. : *Ne croyez-vous pas que ce renouvellement soit souhaitable pour tout un tas de raisons ?*

Réponse : Il est nécessaire que l'équipe soit en continue évolution pour éviter la routine, la sclérose, ce qui suppose d'abord un renouvellement continu des idées au sein de l'équipe, mais peut aussi intervenir au moment du remplacement d'un camarade par un autre. Cette nécessaire évolution doit se faire, à notre avis, par l'évolution de chacun dans un grand souci de liberté. Certains peuvent éprouver le désir de partir pour s'oxygéner, faire le point, quitter à revenir plus tard. Nous ne pensons pas qu'il faille instituer un renouvellement systématique. Le renouvellement ne se justifie vraiment que si des problèmes importants, à l'état latent, existent réellement et ne peuvent être résolus. De toute façon, il nous paraît souhaitable qu'un renouvellement laisse toujours en place un « noyau », pas forcément toujours composé des mêmes, d'ailleurs, qui puisse assurer la continuité, ne serait-ce qu'avec les familles, le quartier, les collègues.



Q. : *Est-ce que je peux demander aux « nouveaux venus » (C. Jean, P. et R. Trouillard) ce qui les a incités à venir s'intégrer au groupe ?*

R. : Les réunions dans le cadre du groupe I.C.E.M. et du sous-groupe avaient permis aux camarades de s'apprécier mutuellement, leur avaient donné envie de travailler ensemble lorsque l'occasion s'en présenterait. Quand des postes ont été vacants à l'école Freinet de Soyaux, ce qui nous a incités à venir, c'est la possibilité que nous avons entrevue d'aller plus loin dans notre désir de pratiquer une pédagogie au service des enfants. C'était aussi l'occasion de s'affirmer personnellement, de recevoir et de donner davantage, de se sentir co-responsables d'une véritable éducation.

Q. : *Avez-vous rencontré des difficultés à vous intégrer à l'équipe ?*

R. : On éprouve toujours des difficultés à s'intégrer à un groupe déjà constitué qui a des habitudes, sa dynamique propre. Il n'y a pas eu vraiment, en ce qui nous concerne, de problème important.

Par contre, ce qui est important, c'est le problème de la disponibilité de chacun d'entre nous ; c'est cela qui limite la vie du groupe.

Quand on est déjà engagé par ailleurs comme nous le sommes presque tous (syndicalement, politiquement, mouvements périscolaires, etc.), il faut trop souvent jongler avec le calendrier ou la pendule.

Q. : *Certains d'entre vous envisagent-ils de quitter l'équipe, et pourquoi ?*

Réponses :

— J'éprouve un vague désir déjà ancien de « ne pas faire trente-sept ans la même chose ». Je quitterai sans doute l'équipe un jour, peut-être d'ailleurs pour y revenir. Ce qui est certain, c'est que, pour moi, je n'envisage pas de faire la classe ailleurs. S'il y a un départ, ce sera pour quitter la classe.

— Départ ? Oui, si j'ai conscience de ne plus rien apporter à l'équipe, à son évolution, mais heureuse d'avoir vécu cette expérience et consciente d'en être sortie enrichie.

— Pour le moment, je ne l'envisage pas, mais je partirais s'il y avait des problèmes dans mes relations avec les autres, ou si l'occasion d'un travail plus intéressant m'était offerte.

— Départ ? Certainement, le jour où j'aurai le sentiment de piétiner, de tomber dans le formalisme ou si je ne trouvais plus chez les autres une volonté commune de respecter et de mettre en valeur la personnalité de chacun.

— Actuellement, je ne l'envisage pas, mais si je devais encore rogner de plus en plus le temps qui me reste pour me consacrer notamment à ma famille, alors, je partirais.



Q. : Quelle définition donneriez-vous de l'«équipe pédagogique» ? Appartenir au mouvement Freinet vous paraît-il être un dénominateur commun suffisant ?

Réponse : L'image qui illustre le mieux notre conception de l'équipe pédagogique pourrait être celle des «cinq doigts de la main». Cela suppose, dès le départ, la définition claire et précise des objectifs à atteindre et des moyens à mettre en œuvre pour y parvenir, élaborée en commun par des gens qui se connaissent. Il est souhaitable que ce soit une sorte de charte définissant les droits et les devoirs de chacun. Travailler en équipe, cela se traduit, lors de l'application du programme par les moyens qui sont été définis par :

- Plan de travail ;
- Co-responsabilité ;
- Participation active et créatrice ;
- Prise en compte d'un ensemble et non d'un seul aspect de cet ensemble ;
- Aide mutuelle, etc.

Q. : Et quelles limites voyez-vous à ce travail en équipe ?

R. : Celle de chaque individu pour écouter les autres, les prendre en compte ; la capacité de chacun de tout faire pour avancer continuellement dans l'analyse des situations nouvelles et la résolution des problèmes, voire des conflits. Le gros problème, c'est que les activités collectives sont de grosses dévoreuses de temps et qu'il n'est pas possible de limiter ces (apparentes) pertes de temps.

Pour répondre à ta question de tout à l'heure, il ne nous paraît pas indispensable que l'équipe pédagogique ne soit composée que de membres du mouvement, mais cela fait sans doute gagner du temps et, de toute façon, membres du groupe ou pas, ceux qui s'engagent avec nous, nécessairement d'accord avec nos objectifs et les moyens que nous mettons en œuvre pour les atteindre, ne peuvent se désintéresser de la vie du mouvement. L'appartenance préalable commune à celui-ci est pour le moins une garantie de convergence.

Q. : Vous livrez-vous systématiquement à une analyse de la vie de l'équipe et cela vous paraît-il nécessaire ?

R. : Nous avons adopté d'un commun accord le principe de nous communiquer mutuellement les problèmes en toute franchise et en toute amitié. Nous allons régulièrement dans les classes les uns des autres. Lorsque nous sommes tous passés dans une classe, nous discutons tous ensemble de ce que nous y avons trouvé ou cru trouver. Ce n'est pas toujours «confortable», mais cette pratique nous paraît indispensable.

Chaque année, nous faisons le point et rédigeons une sorte de constat qui débouche sur des perspectives ou des prolongements. L'important est de ne pas masquer les problèmes. Nous

rédigeons également, à l'intention des collègues, de notre I.D.E.N., des camarades du groupe 16, des comptes rendus de notre expérience afin d'inciter des camarades à explorer avec nous dans le domaine éducatif. Nous ne cessons de répéter qu'il ne s'agit pas d'exposer un modèle mais d'apporter un témoignage.

Peut-être est-ce cette faculté de s'auto-analyser qui permet réellement de parler d'équipe pédagogique. Le jour où l'un de nous n'oserait plus dire qu'il n'est pas d'accord, il n'y aura plus de véritable équipe. Cette volonté de tout se dire et de tout accepter n'est pas facile à mettre en pratique, mais nous y parvenons pour l'essentiel.

L'EQUIPE EDUCATIVE

Avec les parents

Q. : Venons-en maintenant à l'un des aspects les plus intéressants de votre expérience, c'est-à-dire à la participation effective des parents aux activités scolaires. Pourquoi cette idée vous paraît-elle importante ?

R. : Il nous paraît indispensable qu'il y ait complémentarité entre le milieu scolaire et le milieu familial afin de rendre moins perturbant le passage incessant des enfants de l'un à l'autre. Nous avons voulu essayer de combler le fossé entre les deux milieux. L'éducation est la résultante des relations qui s'exercent entre trois groupes : les enfants, les parents et les enseignants (auxquels il faudrait, bien sûr, ajouter l'environnement, la télé, etc.). Il faut faire disparaître les antagonismes, instituer la coopération entre les trois groupes : c'est cela l'équipe éducative. Nous avons voulu ouvrir les portes de l'école non à des parents-spectateurs, mais à des parents-acteurs, à tous ceux ayant un savoir-faire transmissible aux enfants.

D'autre part, nous voulions multiplier les possibilités d'activités offertes aux enfants et, en accroissant le volume de l'encadrement, pouvoir effectivement faire du «soutien», par petits groupes, avec les enfants en difficulté dans les matières principales.

Q. : Quels problèmes cette participation des parents a-t-elle soulevés ?

R. : Comme partout, les premiers contacts ont été difficiles. Nous sommes tous plus ou moins prisonniers de vieux sectarismes et notre monde n'est guère favorable à la communication, à la concertation.

D'autre part, les parents ne gardaient pas toujours de bons souvenirs de leur passage à l'école et n'avaient guère envie d'y revenir. Beaucoup, nous considérant comme des spécialistes, souffrent d'un complexe d'infériorité à notre égard. Pour le dissiper, il a fallu mettre sur pied des activités où les parents étaient partie prenante : animation d'ateliers, d'expositions, de fêtes, encadrement de sorties, etc. Nous nous sommes d'ailleurs aperçus que certaines parents savaient établir avec certains enfants des relations beaucoup plus riches que celles auxquelles nous, spécialistes, étions parvenus.

Q. : Quels sont les parents qui participent ? Dans quelle proportion ?

R. : Bien sûr, se pose le problème de la disponibilité des parents et il est vrai que ce sont des parents privilégiés par leurs loisirs qui peuvent venir à l'école pendant les heures de classe. Mais les autres peuvent venir animer des activités le soir ou pendant le week-end.

Nous avons une A.P.E. très active, regroupant la majorité des parents, qui bénéficient tous d'une large information.

Actuellement, 14 parents travaillent avec nous pendant les heures de classe, mais les autres sont intéressés et viennent nous voir de plus en plus nombreux pour se rendre compte, s'informer, offrir leurs services. Nous voyons au moins 80 % des parents au moins une fois dans l'année.

Les parents-animateurs nous sont d'ailleurs précieux pour amener les autres familles à s'intéresser à la vie de l'école. On les contacte plus volontiers que les maîtres.

Pour associer le maximum de parents, nous organisons régulièrement des réunions de parents par classe : ils viennent nombreux et ces réunions sont intéressantes et fructueuses.

Q. : Et les enfants, qu'en pensent-ils ?

R. (un parent) : Au début, il y a eu une période d'observation mutuelle, mais des rapports naturels se sont rapidement établis une fois l'adaptation faite.

Q. : Mais les enfants dont les parents ne viennent pas ne se sentent-ils pas lésés ?

R. : C'est vrai que certains enfants aimeraient bien que leur père ou leur mère puisse venir. Nous essayons de les déculpabiliser au maximum et leur disons que nous savons bien que si leur papa ou leur maman ne vient pas à l'école, c'est que leur travail les en empêche. Ce n'est pas vraiment un gros problème, dans la mesure où tous profitent de la présence des 14 parents, où ils comprennent que sans eux, beaucoup de choses qu'ils font et aiment faire ne seraient pas possibles. Cet inconvénient, qui est réel, ne nous paraît pas suffisant pour remettre en cause l'expérience.

Q. : Alors, pratiquement, comment vous organisez-vous ?

R. : Eh bien, aux 162 heures de service assurées chaque semaine par les six maîtres de l'école, nous avons ajouté 28 séances hebdomadaires de 45 minutes assurées par les parents, dont 19 heures pendant le temps scolaire. Nous avons établi une liste d'activités que les parents acceptaient d'animer : bibliothèque, tapisserie, céramique, danse, etc.

Par exemple, un maître fait du soutien en langage avec un groupe de 9 élèves de son C.M.I. en difficulté dans ce domaine, à raison d'une heure par semaine. Pendant ce temps, les autres élèves de sa classe sont répartis sur deux ateliers qu'ils ont choisis. (A noter que, selon le choix qu'ils auront fait, les enfants pourront aussi bien être pris en charge par un maître que par un parent : il n'y a pas les choses «sérieuses» réservées aux maîtres, et les activités «secondaires» aux parents. Cependant, les heures de soutien sont toujours assurées par les instituteurs.)

Q. : Et au plan des résultats ?

R. : Pour nous, ils sont très positifs, ne serait-ce que parce que les enfants que nous prenons en soutien par petits groupes reprennent intérêt à la «chose scolaire». De plus, nous trouvons intéressant le fait que chaque enfant va se confronter à plusieurs adultes et, avec ce système décloisonné, à d'autres enfants que ceux de sa classe.





Le point de vue des parents

Un parent : Pour moi, ça a été très intéressant de voir mon enfant à l'école. Les relations parents-enfants dans le cadre de l'école sont très enrichissantes pour la connaissance de ses propres enfants.

Q. : *Mais les enfants des groupes de soutien ne font-ils jamais de peinture, de danse ou de céramique ?*

R. : Bien sûr que si, mais à d'autres moments. Ils n'ont qu'une heure de soutien par semaine, ce qui, naturellement, est insuffisant pour rattraper des handicaps sérieux ; d'ailleurs, l'an prochain, nous allons essayer d'augmenter ce temps.

Q. : *En dehors des parents de vos élèves, d'autres adultes interviennent-ils à l'école ?*

R. : En fonction de nos objectifs (équipe éducative), nous donnons la priorité aux parents des élèves que nous avons en classe, mais nous acceptons toutes les bonnes volontés.

Une maman : Cette année, je n'ai plus d'enfants à l'école Freinet, mais je fais partie des quatorze.

Un maître : Ce qu'il faut dire, c'est que parents et enseignants apprennent à se connaître au cours d'activités communes beaucoup plus qu'au cours de journées « portes ouvertes », par exemple, où ils ne seraient là qu'en tant que spectateurs, ou au cours de réunions de l'A.P.E. ; et la connaissance mutuelle permet de franchir une étape, et notamment d'aider les enfants en difficulté.

Q. : *La participation des parents aux activités scolaires ne pose-t-elle pas des problèmes de responsabilité ? Que se passerait-il en cas d'accident survenant dans un atelier animé par un père ou une mère d'élève ?*

R. : Une circulaire ministérielle de 1968 nous donne toutes les garanties souhaitables à ce sujet. Elle prévoit que toute personne étrangère à l'école invitée par le conseil des maîtres à accomplir une tâche d'éducation est assimilée, au point de vue responsabilité, à un maître en fonction.

Q. : *Vous êtes donc satisfaits de l'expérience ?*

R. : Absolument : elle nous permet de multiplier les possibilités d'activités offertes aux enfants, de faire du soutien avec une certaine efficacité, donne une vie réelle à l'école et favorise une permanente concertation entre les parents et les maîtres.

Nous avons constaté une amélioration des résultats scolaires, des déblocages affectifs chez certains enfants que nous ne savions trop comment prendre. Chez d'autres, nous avons noté

un regain d'intérêt pour l'école et surtout pour la lecture puisque notre effort porte en particulier sur l'activité « bibliothèque ».

Q. : *Ne peut-on vous reprocher, avec ce système, de pallier une fois de plus les carences de l'Etat par l'exploitation du bénévolat de parents favorisés ?*

R. : Nous nous sommes, bien sûr, posé la question. Parallèlement à cette expérience, nous-mêmes et l'A.P.E. ne cessons de réclamer le maître supplémentaire (7 pour 6 classes) qui nous permettrait d'organiser le soutien sans avoir recours aux parents. Mais, même si nous l'obtenions (et on vient, officiellement, de nous le refuser à nouveau) nous persisterions à souhaiter la présence des parents dans l'école, du plus possible de parents. On pourrait, d'ailleurs, imaginer une forme d'indemnisation des parents, mais c'est vrai qu'il faut être prudents en ce domaine et ne jamais cesser de revendiquer davantage de moyens. Mais il n'est pas possible d'attendre d'avoir réuni les conditions idéales pour entreprendre quelque chose. Il n'est pas question de faire faire aux parents ce pour quoi nous sommes payés, mais leur coopération nous permet d'être plus disponibles, plus efficaces, au service de ceux qui en ont le plus besoin.

Q. : *Je voudrais demander aux parents quelle a été leur réaction lorsqu'on leur a demandé s'ils voulaient participer à la classe.*

Un parent : Pour la plupart d'entre nous, nous participions déjà aux activités de l'A.P.E. après la classe ; le plus difficile a été de trouver dans notre emploi du temps le moment où nous pourrions venir chaque semaine. Ensuite, après une courte période d'adaptation, le contact s'est établi rapidement avec les enfants. Le problème est celui de la concertation avec les maîtres ; nous ne pouvons pas nous rencontrer autant que cela serait souhaitable.

Q. : *Vous, les parents, êtes-vous satisfaits de l'expérience ?*

Un parent : Bien sûr. Les enfants sont heureux qu'on s'occupe d'eux vraiment ; ils nous parlent beaucoup, nous racontent plein de choses.

Q. : *Et les parents qui ne viennent pas ? Les autres adultes ?*

Un parent : Certains sont pour, d'autre contre ; ce sont les enfants les meilleurs propagandistes de l'expérience. Les parents qui ne participent pas sont au courant par le bulletin, par les enfants ; certains ont attendu et viendront l'année prochaine.

Un maître : Un aspect non négligeable de l'expérience est que, pour certains enfants, leurs parents acquièrent de cette façon une dimension sociale qu'ils n'avaient pas jusqu'alors à leurs yeux.

Q. : *En guise de conclusion, quelles perspectives voyez-vous pour prolonger cette expérience (à moins que vous ne la cessiez) ?*

R. : Après dépôt d'un dossier, nous attendions la réponse de l'administration à notre demande d'un septième maître. Cette réponse étant négative, il appartiendra à l'A.P.E. de décider si l'expérience doit ou non néanmoins être poursuivie. Nous espérons qu'elle le sera et nous espérons y intéresser de nouveaux parents. Nous pensons qu'il faut aller vers un accroissement du temps consacré au soutien. Nous souhaiterions également associer davantage de parents à l'expérience et offrir aux enfants des ateliers plus riches. L'A.P.E. nous aide déjà beaucoup ; par exemple, ce sont des parents qui sont venus installer le four à céramique payé par l'A.P.E. Nous cherchons également à nous rencontrer pour des moments de détente, ou tout simplement, de vie en commun. Dernièrement, nous avons fait une sortie à bicyclette tous ensemble. En somme, notre objectif est de faire de l'école prioritairement « une école ouverte » où tous les besoins essentiels de l'enfant seraient pris en charge par une équipe éducative et parallèlement un mini-centre culturel de quartier, qui ne soit plus réservé à la seule fonction instructive, mais dont les activités éducatives seraient prises en charge par tous. Nous avons fait sauter la barrière qui existait entre les familles et l'école et sommes en train d'instituer l'équipe éducative dont les enfants ont besoin. C'était une première étape nécessaire, et nous espérons pouvoir avancer encore dans cette voie. Nous avons maintenant une équipe solide de gens convaincus, bénéficiant d'une certaine expérience : il n'y a pas de raisons pour que nous ne progressions pas.